

Dolores Redondo – La trilogie du Baztán

Suite et préquelles

Les romans de Dolores Redondo invitent au voyage. Au travers de sa trilogie du Baztán, ils mettent en scène le pays basque d'une manière qui incite réellement à sa découverte dans ce qu'il a de plus retiré et secret, très loin de ses plages les plus touristiques. Triple miroir fascinant dont les reflets posent au visiteur la question de la réalité de ce qu'il a sous les yeux au-delà des apparences : les films, les romans et le pays lui même. Que nous donnent à voir ces créations, que partagent-elles qui demeure inaccessible au simple touriste ? Il peut être surpris, parfois, à parcourir les rues d'Elizondo un roman à la main, à la recherche de tous ces lieux qui ont pour lui une signification dont la réalité pose question. Est-ce comme dans les romans ? Mais ce que je vois n'a-t-il pas une signification plus sombre et en tout cas différente qui est cachée à mon regard de visiteur pour ma brève visite ?

Il est frappant de découvrir cette trilogie orner un coin de bibliothèque dans un appartement de location, autant que de remarquer un Eguzkilore sur les portes de certaines maisons, à Elizondo mais aussi dans des villages plus petits comme Arizkun. On recherche des sentiers de forêt profonde comme des lieux anciens en parcourant un pays que l'on sait plein de légendes, d'histoire et de sorcellerie. Y a t il des monstres et des Dieux ? Dolores Redondo a témoigné de la permanence de très anciennes croyances qui font l'identité d'un peuple qui habite cette terre depuis très longtemps, bien plus longtemps que la présence somme toute récente du christianisme.



L'oeuvre centrale de Dolores Redondo consiste en trois romans qui composent la trilogie du Baztán : *Le Gardien Invisible* (2013), *De Chair et d'Os* (2015) et *Une Offrande à la Tempête* (2016). Elle se prolonge avec trois autres textes publiés plus tardivement : *La Face Nord du Coeur* (2019) et *En attendant le déluge* (2024) prennent place chronologiquement avant la trilogie, et enfin *Celles qui ne dorment pas* (2024) lui fait suite.

L'étude complète de cette oeuvre va se faire selon le plan suivant :

- I – Les adaptations au cinéma
- II – Les personnages des romans
- A – Variété des personnages masculins
- B – La diversité des femmes
- III – Amaia Salazar
- IV- Les Monstres
- V – Interpretations
- Conclusions

**Attention, cette étude dévoile des éléments centraux de l'intrigue des romans
(major spoilers ahead)**

I - Les adaptations au cinéma

Trois films ont été réalisés pour l'adaptation de la trilogie, avec les mêmes titres que les livres, entre 2017 et 2020. Maria Etura y interprète l'enquêtrice Amaia Salazar sous la direction de Fernando González Molina. S'ils se laissent regarder agréablement, il est vraiment préférable de les découvrir *après* avoir lu les romans, car ils en dévoilent l'intrigue outre qu'ils en modifient le sens et en altèrent la profondeur de manière significative. Examinons les divergences entre les textes et ces adaptations à l'écran, avant d'étudier les romans eux mêmes

La



conclusion des trois films se déroule lors d'une tempête considérable, ce qui va dans le sens de ce dont nous fait part l'auteur dans la préface de *En attendant le déluge* : « je suis une écrivaine de tempête ». Si le cadre de la conclusion du dernier roman est différente, cette altération somme toute

mineure de l'intrigue demeure peu significative au regard des autres transformations plus importantes. Notons entre autres :

- Dans la conclusion du premier film, la blessure d'Amaïa est transformée en accident de voiture qui provoque une intervention mystérieuse, vraisemblablement du *Basajaun*. Mais cela transforme alors beaucoup le déroulement comme le sens de l'assassinat qui clôt ce premier roman.

- Les relations entre police forale et garde civile ne sont pas mises en scène, et on comprend ainsi beaucoup moins bien qui Amaïa va voir à propos de l'ancienne affaire Teresa Klas, cette visite intervenant à un tout autre moment de l'enquête.

- Dans le second film, la chronologie est très altérée en ce qui concerne l'accouchement d'Amaïa. On peut comprendre que, pour des raisons de simplification et d'efficacité de l'intrigue, les parents de James, le mari d'Amaïa, ne viennent pas des USA voir leur petit fils qui vient de naître, mais le prix de cette simplification est considérable quand à la mise en scène des rapports de couple.

- Nombre de personnages importants sont également présentés de manière sommaire, en particulier la tante Engrasi qui perd quasiment toute sa profondeur en devenant simplement une vieille dame charmante dont le rôle demeure très restreint. Elle n'entretient par exemple aucune réunion avec les dames du village, et nous n'apprenons rien sur son passé de psychologue et la profondeur de ses conceptions concernant les mythes basques.

- On notera encore les deux suicides à la fin du troisième film, qui n'ont pas du tout le même sens que dans les romans, en particulier avec l'absence de Sara Duran, la femme de Xavier Tabese.

- Mais surtout, les personnages masculins sont très différents, en particulier l'inspecteur Montes qui mène la perquisition d'une cabane dans la forêt, puis découvre les restes de sacrifices tout au fond d'une grotte au terme d'un long parcours spéléologique à la fin du premier film. Un tel personnage et ses actions n'ont pas grand-chose de commun avec celui qui apparaît dans les romans, mis à part le nom. Ceci contribue à réduire beaucoup la dimension féministe marquée des écrits et le portrait très peu flatteur d'un grand nombre de personnages masculins que construit l'auteur.

Ces altérations renforcent certainement la dimension strictement policière des intrigues des films, mais au prix de la signification culturelle et mythologique des écrits, largement éclipsée. Si le *Basajaun* demeure une présence mystérieuse dans le premier film, la déesse Mari disparaît complètement alors que sa présence, marquante, exprime la signification mythologique la plus forte de l'ensemble de la construction romanesque. Ce ne sont pas les seuls points, pensons par exemple aux lamies qui sont absentes des adaptations.

La conclusion des trois films demeure ouverte, avec la possibilité que l'assassin soit toujours vivant. Les romans ne s'achèvent pas du tout de cette manière, avec un coupable bien identifié dont la nature conforte la dimension fantastique, non strictement policière, de l'ensemble des récits.

Les films sont captivants, très bien réalisés et interprétés par des acteurs convaincants. Ils ont le mérite de nous présenter la vallée du Baztán et la culture basque de manière constructive, mais au prix du sacrifice de ce qui fonde l'identité et la richesse de cette culture : la profondeur de ses mythes et leur dimension historique toujours bien vivante. C'est précisément vers ces aspects que se dirige l'analyse des récits que vous allez lire.

II – Les personnages des romans

Puisque nous nous situons dans le genre *polar*, commençons par analyser l'univers policier dans lequel Dolores Redondo fait évoluer son personnage central. Amaia Salazar a le grade d'inspectrice dans la police forale, au départ à Pampelune. Incarnation de l'autorité, la figure de la police est traditionnellement paternelle et masculine. Amaia évolue en effet comme seule femme dans cet univers d'hommes, situé principalement à Elizondo.

A – Variété des personnages masculins

Elle se voit confier très vite le commandement de son équipe. L'inspecteur Fermin Montes, plus âgé, accueille avec beaucoup d'ironie la nomination d'Amaia à la tête de l'enquête concernant des meurtres de jeunes filles (T. I, ch.4, p.43¹). D'emblée présenté comme misogyne et alcoolique, d'un aspect dès le départ assez ridicule (ch.2), Montes évolue beaucoup dans les deux premiers tomes de la trilogie. On le voit en particulier se faire manipuler par la sœur d'Amaia, Flora, dans le premier roman. Ainsi, il s'effondre lorsqu'il réalise qu'il n'a été qu'un instrument, manipulé, qui a aussi trahi ses obligations professionnelles. Son retour au sein de la police forale, laborieux, occupe toute une place dans l'intrigue du second roman, jusqu'à cette scène mémorable où il en vient à se battre avec Amaia dans une ruelle d'Elizondo (T. II ch.31 p. 466). Ce n'est qu'ensuite qu'il parviendra à réintégrer l'équipe avec le soutien de sa cheffe.



Son collègue Zabalza ne nous donne pas un portrait plus flatteur du policier : il admet n'avoir fui ni ses origines, ni sa famille (tome I ch.12 p.212) et reste ainsi prisonnier d'un cadre culturel qui le conduit à très mal vivre son homosexualité qu'il fait tout pour dissimuler, même s'il renoncera à son mariage. L'intrigue développe nombre de doutes sur ses responsabilités dans les crimes. Mentionnons aussi l'agent Emerson aux Etats Unis, partenaire de Stella Tucker dans *La face nord du coeur*. Il se retournera contre elle par pur carriérisme médiocre dès lors qu'apparaîtra qu'elle s'est trompée depuis le départ dans l'enquête parallèle qu'ils ont mené.

La mise en scène du milieu policier est cependant très nuancée et ne consiste pas du tout en une remise en cause systématique de ce milieu très masculin. Ce point de vue nuancé conforte la pertinence d'un regard critique dont le sens est avant tout féministe.

¹ Les pages sont celles de l'édition de poche française *Folio*, mis à part *Celles qui ne dorment pas*, grand format Gallimard.

Au contraire d'Emerson, Aloisius Dupree ne fera aucune avance à Amaïa. Il attendra qu'elle donne le meilleur d'elle-même comme la policière talentueuse qu'il voit en elle, et jouera un rôle central dans sa formation et son parcours. Sa présence discrète demeure constante et assez mystérieuse dans toute la trilogie, même si sa carrière complexe se poursuit aux États-Unis.

Mentionnons rapidement le docteur San Martin, médecin légiste qui intervient sur quasiment toutes les scènes de crimes. Il nous donne l'image d'un professionnel compétent et d'un scientifique accompli, comme le mari Nadia Takchenko, Raul Gonzalez.

Jonan Etxaide occupe un rôle de tout premier plan dans l'ensemble de la trilogie. Jaune policier très cultivé soucieux des traditions et de la culture basque, il est présent sur la plupart des scènes de crime et accompagne Amaïa bien souvent dans les trajets en voiture qui leur font parcourir une bonne part du pays basque. Son apport quand à l'évolution intellectuelle d'Amaïa est considérable, en ce que son érudition amène bien souvent à dépasser la recherche du simple tueur en série. Son homosexualité assumée est significative de la remise en cause de la représentation culturelle classique de ce que doit être un homme, ou un « mâle », en particulier dans la police. Le sort tragique qui est le sien en clôture de la trilogie souligne encore davantage la place centrale qu'il tient au côté du personnage principal.



La remise en cause de la force et de la puissance du mâle dominant est très claire dans la construction des diverses figures de l'assassin, comme des hommes qu'Amaïa va rencontrer dans ses enquêtes au-delà de ses collègues.

Certes, il y a des assassins endurcis. Les romans ne manquent pas d'individus fondamentalement méchants, prenant plaisir à la violence comme Jason Medina ou surtout Ramon Quiralte (*De Chair et d'Os*, ch. 1). Lisardo Murrieta (*Celles qui ne dorment pas*) a une personnalité très forte, si l'on en croit l'histoire de cet homme âgé mis en scène comme presque grabataire, aux facultés mentales déclinantes. La vérité qui se cache derrière sa figure d'homme riche et puissant est celle d'un violeur incestueux, dernier survivant d'une fratrie maudite par une sorcière assassinée. Il prend la suite de la carrière criminelle de sa mère, la Berméenne, et finit sa vie pris en charge par une infirmière au parcours personnel et familial plus que trouble : Ederne Hidalgo, nièce de la « sage femme de la mort ».

Cependant, la personnalité des meurtriers demeure complexe et pose la question de l'origine du mal. Les adolescents soupçonnés de délits ou de meurtres sont bien souvent innocentés, tels

Miguel Angel de Andres soupçonné du tout premier meurtre, Santy (*Celles qui ne dorment pas*), ou surtout Benat Zaldua dans le second tome. C'est par lui que sont évoqués les *cagots*, on comprend que leur longue histoire de ségrégation et de discrimination constante marquée par la violence puisse nourrir en lui un sentiment de révolte, dirigée contre l'église chrétienne. Le portrait de son père complètement alcoolique n'est guère encourageant... L'homme ne naîtrait donc pas mauvais mais le deviendrait ?

Les origines de Benat permettent de comprendre qu'il soit assez facilement manipulé par Antonio Garrido, qui n'est pourtant pas lui même l'instigateur de ses crimes mais se trouve dans une relation de soumission au véritable coupable. Ce Garrido séquestre sa femme pendant deux ans, mais prend la fuite « en se chiant dessus tellement il a eu peur » lorsque celle-ci parvient à se rebeller (*De chair et d'Os*, ch. 25 p. 420). L'insistance sur sa saleté met bien en avant sa médiocrité.

Le meurtrier du premier volume, Victor Oyarzabal, ne brille pas non plus par la force de sa personnalité. Passionné de moto, ce qui exalte certainement sa virilité, le premier mari de Flora est un alcoolique complètement dépendant d'elle, habité par les représentations religieuses les plus rétrogrades qui soient de ce que doit être une femme. Il tuera ainsi pendant plus de 20 ans nombre de jeunes filles qu'il estime être « des putes ».

Un autre tueur en série aura aussi une très longue carrière motivée par des représentations religieuses malades : Martin Lenx, dans *La face Nord du Coeur*. Sa personnalité comme ses motivations sont complexes, mais il est clairement victime de la violence malade de ses tantes qui, lui faisant boire leur sang menstruel, structurent une personnalité criminelle. Les longues descriptions de son enfance n'excusent en rien ses crimes mais permettent de comprendre un parcours sinueux depuis l'innocence première.



Les origines sociales des criminels comme leur profil psychologique apparaissent très variés. Si certains hommes ont l'assurance que le sacrifice de leur fille qui vient de naître apportera la richesse, ils n'hésiteront pas à l'*offrir* : ce sont les profils de Marcel Tremond, ou encore Valentin Esparza dans le tome III qui ne brille ni par son intelligence ni sa force de caractère.

Cette faiblesse masculine ne débouche pas systématiquement sur la violence meurtrière, heureusement. Remarquons entre autres dans le quatrième roman, *Celles qui ne dorment pas*, les deux maris d'Helena Murrieta dont on remarque le caractère très effacé pour ne pas dire insignifiant. Son premier mari Pascal Dancur est qualifié de *gizajo* (Samedi 14 Mars, p. 451) : imbécile, sans personnalité. Ce qualificatif pourrait être attribué à nombre d'autres hommes. Freddy,

le mari de l'autre sœur d'Amaïa, Ros, passe sa vie dans les jeux vidéo sans travailler. Il se fait manipuler par Anne Aribizu, est suspect de son meurtre et tente de se suicider, ce qui le laissera infirme.

Il est excessif de qualifier Juan, le père d'Amaïa, de *gizajo*. Mais s'il a sauvé la vie de sa fille en la confiant à sa tante Engrasi, il va couvrir plus ou moins les agissements ultérieurs de sa femme Rosario qui le manipule comme elle le souhaite. « Je te connais Juan, tu n'es pas un homme méchant mais tu n'as pas de couilles » (*La face nord du coeur*, ch. 21 p. 227) lui déclare Engrasi qui fera tout pour protéger sa nièce de sa mère.

Laurent Herzog, enfin, n'est pas un criminel, mais un prestigieux anthropologue qui trompe sa femme avec Nash Elizondo, personnage principal du dernier roman. Il fait tout pour asseoir sa domination sur elle et cherche à s'approprier sa découverte archéologique par le vol. Autre difficulté que Nash rencontrera pour extraire un mystérieux squelette de ce gouffre, où l'on précipite les femmes qui dérangent si l'on n'a pas pu les brûler vives.

Mentionnons pour conclure James, le mari d'Amaïa, un artiste très heureux de poursuivre sa carrière dans le pays basque et de vivre dans le village où sa femme est née. Il insiste grandement pour avoir un enfant, ce que ne souhaite pas Amaïa, et fait montre d'une grande patience devant les difficultés de leur rapports de couple après la naissance d'Ibai (*De chair et d'Os* ch 8 p.136).

Répétons que le propos clairement féministe de Dolores Redondo est ainsi d'autant plus solide qu'il ne s'appuie pas sur la condamnation unilatérale de ce qu'est un homme. Les portraits masculins dénués de force de caractère ne sont pas unanimes, la variété des personnages fait au contraire la grande force de cet univers très riche. Cette variété se retrouve dans les personnalités féminines que nous allons maintenant étudier.

B – La diversité des femmes

Les femmes sont victimes des violences des hommes depuis le plus jeune âge. Une des significations principales de toute la construction littéraire de Dolores Redondo est d'exprimer cette violence, sous les formes multiples qu'elle peut prendre, et qui commence dès le berceau où elles peuvent être sacrifiées. Le fils d'Amaïa ne survit à sa grand-mère que parce qu'il est un garçon.

Commençons notre étude par quelques survivantes.

Nuria Otaño a connu la violence masculine extrême de son compagnon Antonio Garrido, qui l'a séquestrée pendant deux ans, enchaînée sur une paillasse. Elle est retrouvée prostrée dans un lave linge après quatre mois d'hôpital où elle ne pesait plus que quarante kilos. Sa sœur a réussi à lui redonner goût de vivre et confiance en elle en l'entraînant au tir, au point qu'elle se montre capable de chasser son tortionnaire de chez elle à coups de fusil. Elle s'en montre fière et souriante dans une scène mémorable du second volume (ch.26). Ainsi, jusqu'à quel point l'être humain est-il ce qu'il fait de lui même et exprime ainsi sa liberté, au vu de la violence dont l'homme est capable sur la femme pour la soumettre ? Nuria nous en donne un exemple brillant.

Yolanda Berrueta, dans le tome III, illustre aussi toute la force et la détermination dont est capable une femme pour parvenir à la vérité concernant la mort de ses enfants. Elle ira jusqu'à faire sauter la dalle de leur tombe alors que leur exhumation a été empêchée par le mari, et sera cruellement mutilée par l'explosion. Yolanda est une personnalité complexe dont l'histoire s'étend sur une bonne part du dernier tome de la trilogie. Ce n'est que tardivement dans l'intrigue (T. III ch.39 p.408) que sera confirmée qu'elle a bien eu trois enfants et non deux, dont une petite fille, Haizea, victime encore de « mort subite du nourrisson » (c'est à dire de sacrifice dissimulé) avant que ses deux garçons jumeaux ne décèdent. Bien sur, le mari de Yolanda, Marcel Tremond (ch.29 p.286), dissimule cela, cherchant avant tout à faire passer son ancienne épouse pour folle.

Toutes n'ont pas un tel courage, même si elles ont tenté de fuir ce qu'elles savent être une horreur criminelle. C'est le cas Elena Ochoa, qui vit dans la terreur après s'être séparée de son ancienne amie Rosario Iturzaeta, la mère d'Amaïa (*Face Nord du Coeur*, ch.21 p. 221 et surtout *De Chair et d'Os* ch.24 p. 410). Elle est assassinée de manière affreuse et très difficilement explicable, avec des noix, au début du tome III (p.122 ch. 13), après s'être entretenue avec Amaïa qui soupçonne que sa mère est toujours bien vivante. Les clefs significatives qu'elle donne (ch.9 p.77 et ch. 17 p.142) lui coûteront la vie

Mais toutes les femmes mises en scène ne sont pas de telles victimes. Les principaux personnages féminins, présentes dans toute la trilogie, sont les proches d'Amaïa : ses deux sœurs, Flora et Rosaura, et sa tante Engrasi. Toutes trois traduisent l'implication personnelle croissante d'Amaïa dans l'intrigue criminelle.



Flora est l'aînée, qui a repris la fabrique de gâteaux familiale après la mort de leur père et l'hospitalisation de leur mère. Personnalité très dure et autoritaire « reine despotique à laquelle rien n'échappe » (Tome I, dernier chapitre p. 505), elle semble la plus proche de leur mère Rosario qu'elle impose d'enterrer alors que son corps n'a pas encore été retrouvé. Elle tue son premier mari, Victor, à la fin du *Gardien Invisible* en lui disant qu'elle « déteste les txatxingorris » (p.515) qu'elle passe sa vie à fabriquer, et prétendra devant Amaïa avoir fait l'œuvre de justice qu'il ne s'agit pas d'attendre.

Si elle paraît suspecte pendant une part du troisième tome en raison de son usage mystérieux de noix, il s'agit en fait d'offrande en mémoire à sa défunte fille qu'elle a abandonné : Anne Arbizu, assassinée dans le premier tome à l'adolescence alors que sa mère l'a sauvée du sacrifice à la naissance. Le tome II nous montre déjà quelque chose de curieux (ch 15 p. 250) et la fin de la trilogie révèle que Flora est restée vivre dans le village d'Elizondo qu'elle méprise pour voir à distance sa fille grandir, « coincée dans ce bled juste pour rester près d'elle » (Tome III ch. 51 p. 521). En réalité, elle tue Victor pour venger sa fille assassinée et a détesté sa mère encore plus que sa sœur Amaïa ne l'a fait, sa mère qui a demandé à son beau fils de « finir le travail » avec Anne qu'elle n'a pas pu tuer à la naissance.

Ros (Rosaura) est un personnage beaucoup plus sympathique et proche d'Amaïa comme de la tante Engrasi. Amaïa résume ainsi la relation avec Flora : « de toute leur vie, elles ne s'étaient jamais mises d'accord sur rien » (Tome III p. 526 ch. 51). Elle règlera ses comptes avec sa grande sœur à la fin de la trilogie.

Engrasi Salazar, la tante d'Amaïa, compte parmi les personnages les plus importants.

Outre sa pratique du tirage de cartes, sa profonde connaissance des mythes et traditions basques est à rapprocher de sa rencontre, dans son enfance, avec le *basajaun* qui l'a protégée d'une chute dans une crevasse. Elle a été punie par un prêtre chrétien pour avoir mentionné cette rencontre avec une créature de l'ancienne religion (T. ch 16 I p.162, aussi T. III ch. 31 p. 308).

Psychologue de formation, elle a exercé ce métier en France jusqu'au décès de son mari. Elle est ensuite revenue vivre à Elizondo qu'elle n'a plus quitté. Elle accueille et héberge sa nièce après que sa mère ait tenté de la tuer, et la protège autant qu'elle le peut jusqu'à décider de l'expatrier aux Etats-Unis pour sa sécurité, comme le décrit le roman *La Face Nord du Coeur* où Engrasi occupe une place centrale.

Sa grande maison au centre d'Elizondo, ses réunions avec ses amies, son excellente connaissance du village et de ses habitants comme sa cuisine contribuent grandement à donner corps et substance aux récits dont le cœur demeure cette vallée du Baztán. Son implication lui coûtera presque la vie à la fin du second volume, lorsque Rosario viendra enlever Ibai, le fils d'Amaïa. Il est émouvant de la découvrir ayant survécu à la toute fin du second roman.

Dans ce même second volume, Engrazi a une déclaration surprenante qui sera reprise en exergue de *Celles qui ne dorment pas* : « Les morts font ce qu'ils peuvent » (T. II p. 471 ch. 31).

Les victimes de tous ces criminels sont presque exclusivement des femmes. Aussi, si nous pouvons découvrir la personnalité de femmes adultes comme survivantes à cette violence, nous ne rencontrons pas, en principe, les victimes elles mêmes puisqu'elles sont décédées, souvent très jeunes. Mentionnons Ainhoa Elizasu, Carla Huarte et Anne Arbizu dans le premier volume.

Ceci s'avère inexact dans deux dimensions.

Tout d'abord, le personnage principal du quatrième roman, *Celles qui ne dorment pas*, n'est plus Amaïa Salazar mais une jeune femme très curieuse, Nash Elizondo. Archéologue et anthropologue, mais aussi psychologue médico-légale, son métier est de « faire parler les morts ». Un fort contraste la sépare d'Amaïa, déjà en ce que Nash n'est pas à proprement parler policière mais scientifique, mais aussi en ce que leurs mères sont totalement différentes. Le Dr. Elizondo - mère apparaît déjà, quarante ans avant son décès, comme jeune psychologue très sympathique lors des inondations de Bilbao (*En attendant le déluge*).



L'enquête sur sa mère ne conduira cependant pas Nash à se découvrir elle-même impliquée dans les meurtres sur lesquels elle enquête, au contraire d'Amaïa pour qui le personnel et le professionnel fusionnent de plus en plus.

Nash exhume deux victimes du gouffre de Legarrea, au sud d'Elizondo. C'est d'abord Andrea Dancur, dont l'histoire et la personnalité sont décrites par nombreux *flashbacks* dans ce quatrième volume, en parallèle de l'autopsie psychologique à laquelle procède Nash. Andrea fut une jeune femme torturée par un contexte familial oppressant qu'elle chercha à fuir, lors d'une fin d'adolescence très mal vécue. Elle est assassinée par Lisardo Murrieta.

La seconde victime est une sorcière, jetée dans ce même gouffre il y a 400 ans avec toutes les protections rituelles traditionnelles destinées à empêcher son retour. Comme son exhumation par les archéologues retire toutes ces protections, sa momie toujours « vivante » va bien savoir poursuivre ce même assassin, bien conscient de ce qui est à ses trousses jusque sur son lit de mort. On comprend aisément la continuité avec une autre femme accusée de sorcellerie, cette fois pendant la guerre civile, que la mère de Murieta a fait brûler vive. Continuité également avec Andrea dont nous verrons quelques apparitions mystérieuses, qui sont à rapprocher de celles d'Anne Arbizu... Le thème de la sorcellerie est ainsi au cœur de ce quatrième volume, alors qu'il n'est que secondaire dans les romans précédents.

Deuxièmement, comme le dit Engrasi, « les morts font ce qu'ils peuvent ». Et ils semblent pouvoir beaucoup.

Les apparitions spectrales ne manquent pas. C'est le cas d'Anne Arbizu, qui apparaît à Freddy (T.II ch.14 p.238), mais les morts sont constamment présents dans les rêves d'Amaïa. Le tome II dévoile progressivement qu'elle ne rêve pas d'elle-même mais de sa jumelle assassinée. « Ta sœur est morte parce que tu rêves d'elle, tu rêves des morts, inspectrice Salazar » (Aloisius Dupree, T. II p. 458 ch.30) Est-ce d'ailleurs un nouveau mode de récit fantastique, que de faire intervenir un téléphone portable hanté ? Il n'y a pas de trace dans le journal d'appel de cette conversation qui a eu lieu téléphone éteint.



S'agit-il de rêve lucide ? Amaïa Salazar se trouve dans un état de conscience très proche de la veille, qui ne relève pas de ce que l'on appelle ordinairement un rêve, même si elle n'a pas la liberté de mouvement et d'action qui peut caractériser certains rêves lucides. Noah Scott Sherrington mentionne un tel travail sur lui-même (*En attendant le déluge*, ch. 30 p.314), et la

mention de la Llorona au ch. 32 du même roman évoque la même chose. Le plupart du temps, Amaïa subit le rêve, par exemple T. III p. 146 où elle est attaquée par sa mère. Bien qu'elle soit endormie, ce dont elle a clairement conscience en tant que rêve semble bien réel, et fait intervenir des êtres qui ne sont pas du tout imaginaires ou purement oniriques.

Le rêve splendide rapporté au tome III (ch. 27 p. 272) fait intervenir sa sœur, « sans doute une pure projection de son esprit, parce que cette petite fille n'avait jamais atteint cet âge là ». Mais alors, pourquoi en rêvait-elle déjà alors qu'elle ne savait pas qu'elle avait eu une jumelle assassinée au berceau par sa mère ? D'autres créatures mythiques prennent place dans ce même rêve : les lamies aux pattes de canard sur la rivière. Amaïa les a déjà rencontrés en étant éveillée (T. II p.202 ch 12). Ces lamies lui demandent avec beaucoup d'insistance de « laver l'offense » et de « nettoyer la rivière ». On retrouve cette demande à de nombreuses reprises, par exemple lorsqu'Amaïa, au moment d'accoucher, est plongée dans un cauchemar atroce où des dizaines de cadavres se trouvent sur les deux rives de la rivière qu'on lui demande encore de nettoyer. Car Amaïa n'est pas une personne tout à fait comme les autres...



III - Amaïa Salazar

Comme tout être humain, Amaïa Salazar montre des faiblesses et les travers de sa personnalité sont soigneusement décrits. Elle peut montrer beaucoup de mauvaise humeur, de la colère et les difficultés qui sont celles d'une jeune mère accaparée de plus par son travail. Elle en vient à jalouser le rôle qu'assume très bien James avec leur enfant Ibai. Elle traverse d'énormes difficultés, des moments de doute voire d'échec dans la poursuite d'une longue, très longue enquête. Si on la voit étrangement tromper son mari avec grand plaisir, cela traduit encore son humanité et sa sensibilité à une magie particulièrement sinistre dont elle est victime, alors qu'on se rapproche de la conclusion de cette histoire dont elle est le cœur.

Toutefois, s'agit-il bien d'un être humain ordinaire ?

Amaïa est une survivante, dès le plus jeune âge, dès le berceau où elle échappe à la mort. Elle est ensuite poursuivie toute son enfance par les menaces de mort d'une mère qui la déteste, ne s'en cache pas et lui explique avant de s'endormir qu'elle ne la tuera pas encore ce soir. Son père lui sauve la vie après une première tentative de meurtre où elle finit immergée inconsciente dans un bac de farine qui l'asphyxie. Confiée à sa tante Engrasi qui la protège, son enfance se poursuit assez tristement, dans la solitude d'une élève extrêmement brillante qui a deux ans d'avance dans sa scolarité (*La face nord du coeur*, ch. 6 p.117). A 12 ans, elle commettra l'imprudence de se perdre en forêt pendant des heures pour aboutir sous l'orage dans une propriété où on l'attend pour la sacrifier. A ce moment, elle est foudroyée. Et retrouvée mystérieusement, toute blanche et comme purifiée, sur un sentier où un berger, puis son père, pourront la sauver, ou plutôt la ranimer. N'a-t-elle pas été sauvée par la foudre, par Mari qui engendre les orages?

Engrasi organisera son exil aux Etats Unis pour sa sécurité, ne pouvant réellement continuer à la protéger de sa mère. « Cette petite fille est une survivante, et cette force qui l'a maintenu en vie n'admet rien d'autre que la vérité » (*La Face nord du Coeur*, ch.75 p.726). « Quand on survit, on apprend à vivre. On n'a plus le choix quand on est morte » (*ibid.*, ch.16 p. 187). De retour en Espagne, elle mènera une carrière de policière à Pampelune mais un stage aux Etats Unis lui vaudra d'être remarquée par Aloisius Dupree qui verra en elle la plus grande qualité que peut avoir un enquêteur, l'intuition.

Au début de la trilogie, Amaïa se montre tout à fait rationnelle dans ses qualités de policière et d'enquêtrice, faisant peu de cas des croyances de sa tante, même si elle accepte parfois de se faire tirer les cartes. On la voit rejeter explicitement ces croyances comme autant de superstitions (*La face nord du coeur* p.215 ch.20).

Le tome I dépeint ainsi le parcours d'une « incrédule » à qui il est donné de rencontrer deux des principales créatures mythiques de son peuple. Elle rencontre trois fois le *basajaun*, le gardien invisible (T. I ch.36 p. 395, T. II ch.32 p. 483, T. III ch.18 p.153). C'est à chaque fois une expérience bouleversante, la troisième rencontre lui sauve probablement la vie.

Elle ne reconnaît pas la déesse Mari à l'entrée d'une grotte, non loin d'Elizondo (T. I ch. 39), et rejettera un peu plus tard cette identification comme pure superstition. Cette jeune femme étrange lui a pourtant donné une clef centrale dans son enquête, qui prendra tout son sens dans le volume suivant : elle lui a montré la grotte du tarttalo.

La longue transformation intérieure d'Amaïa au long de tout ce très long récit vient en continuité de la présence et de l'expérience de la mort. « On peut en tirer une force colossale, une capacité et un discernement extraordinaires » (T. II ch. 14 p. 228) lui dit Engrasi lors d'un tirage de cartes. Celles ci montrent clairement les deux divinités dans ce qui est clairement un destin qu'Amaïa n'accepte pas : « c'est la même malédiction qui m'a choisie avant ma naissance. Celle qui hante mes rêves, avec des morts qui se penchent au dessus de mon lit, avec des gardiens de la forêt ou des dames de l'orage. Tout cela est une perte de temps » (*ibid.*).

Mais plus loin dans le même récit, nous voyons Amaïa prendre une pierre dans l'intention de retourner à cette même grotte, qui est vide. Juste ensuite, elle ne reconnaîtra pas Mari lorsqu'elle prendra en stop une jeune femme enceinte (T. II ch. 32 p. 484) qui laissera dans sa voiture la pierre qu'elle a laissé en offrande à l'entrée de la grotte.

Plus tard, alors que son enquête commence à rencontrer d'énormes difficultés, elle ira chercher du réconfort en retournant au lieu de sa première rencontre avec la Dame (T. III ch. 27 p. 269) et elle sentira son contact invisible et rassurant.

Amaïa, au terme de ce long parcours, parvient à la conclusion de la présence de forces surnaturelles invoquées par les sacrifices d'enfants et la sorcellerie comme elle l'exprime dans un entretien très important avec Engrasi (T. III ch 31 p.313). Les enquêtes policières et la personnalité même d'Amaïa sont ainsi étroitement intriquées. Nous ne sommes pas du tout dans l'extériorité d'une enquête policière qui s'empare progressivement d'une enquêtrice, mais bien plus dans

l'imprégnation de plus en plus profonde de cette enquêtrice qui se découvre impliquée personnellement, en découvrant de plus en plus clairement à quel point elle est concernée, de par ses relations de plus en plus intimes avec le vrai coupable.

IV – Les monstres

Il y a des criminels que nous n'avons pas mentionné jusqu'ici, car ils sont à l'origine de toute cette horreur. Il s'agit de Fina Hidalgo, la sage femme de la mort, le docteur Berasategui qui incarne le Tartalo, Rosario Iturzaeta, sorcière et mère d'Amaïa, et surtout le juge Xabier Markina Tabese qui depuis le départ tire toutes les ficelles.

Tout commence il y a bien longtemps, au coeur du XVème siècle, certainement pendant l'épidémie de peste. Quelqu'un réveille un ancien démon nommé Inguma, qui boit l'âme des dormeurs et des enfants, « leur volant leur souffle pendant leur sommeil » (Tome III p. 45 ch.5) comme le dit très clairement la vieille Inès Ballerena, porteuse de mémoire dont la petite fille vient d'être sacrifiée et qu'on prend pour une vieille folle. « Une de ces femmes insubmersibles qui avaient traversé le siècle et gardaient encore la force de coiffer leurs cheveux en chignon chaque matin, de cuisiner et d'aller nourrir les bêtes ». Le père Sarasola identifie la présence d'Inguma, sous divers noms, dans de nombreuses cultures à travers les âges (T. III ch.13 p.105). A quand remonte son retour dans le Baztán ?



Dans les années 1970, Xabier Tabese apparaît dans le Baztán et fonde plusieurs groupes de méditation, ou plutôt sectes, qui vont rapidement s'orienter vers des sacrifices humains dès lors que les membres seront assez préparés. Ils assassinent des nourrissons, qui à cet âge « évoluent entre deux mondes et peuvent voir et entendre ce qui se passe des deux cotés » comme le précise Jonan (T. III ch.13 p.105). Un témoin anonyme protégé par l'Église livre à Amaïa un témoignage complet :

« La victime doit avoir moins de deux ans, être une fille et ne pas avoir été baptisée (...). Le sacrifice au mal, à Inguma, consiste à les priver d'air, et ensuite donner leur corps en offrande. Les

pratiquants de ces sacrifices en retirent ce qu'ils veulent, l'argent, la richesse, la vengeance... » (T. III ch.43 p.450). Amaïa enquête depuis le départ sur ces meurtres, qui se sont poursuivis en continu dans plusieurs endroits de la vallée du Baztán. Par exemple, l'année de la naissance d'Amaïa, dans une ferme retirée dans la forêt au nord d'Elizondo, (T. III ch. 36 p. 367).

Dans cette même ferme maintenant devenue une propriété très protégée, le docteur Berasategui animera des groupes de soutien sur le deuil. L'inspecteur Montes fera part de la thérapie de la colère, qu'il a suivi auprès de ce même médecin, thérapie qui ne vise qu'à dissimuler celle-ci et pas du tout à la contrôler (T. II ch. 37 p. 538 et 39 p.569). Victor Oyarzabal comme tous les criminels suicidés du second roman tels Ramon Quiralte et Jason Medina comptent parmi ses patients, ces derniers ont tous inscrit sur les murs, en lettres de sang ou d'excréments, le nom de Tarttalo avant leur suicide (début tome II), comme le fera aussi Rosario Iturzaeta.

Le Tarttalo est un cyclope géant monstrueux vivant dans une caverne non loin des humains, cannibale et amassant des montagnes d'ossements dans sa grotte d'Arri Zahar (selon la description de Jonan tome II ch. 6 p.94. Barandiaran le mentionne dans ses ouvrages). Amaïa décrit la grotte, vidée de ses ossements, au T. II ch 12 p.201. « Le Tarttalo a besoin de signer les crimes des autres pour affirmer qu'il est l'authentique responsable de leurs actes » (T. II p. 307 ch.17). C'est lui que Mari voit entrer dans la grotte porteur d'ossements, les *mairu-beso* : les bras qu'il a prélevé sur les cadavres des jeunes filles victimes des crimes qu'il a commandité.



La forme bien humaine du psychiatre Berasategui est le masque, ou l'apparence moderne, du Tarttalo. Son identité comme sa culpabilité sont longuement dissimulées dans tout le tome II.

Il sera conduit au suicide en prison au début du tome III.

Fina Hidalgo, la sage femme de la mort, révèle son vrai visage de sorcière lorsqu'Amaïa lui lance comme défense magique « seule à jamais ». (T. II ch 24 p. 403). Il n'est pas possible de dire combien de nourrissons elle a sacrifié à la naissance sous couvert de sa pratique d'obstétricienne, mais elle a clairement couvert le meurtre de la sœur d'Amaïa au berceau. Ces bébés sont sacrifiés par étouffement, comme le veut Inguma. Une perquisition chez elle est infructueuse car elle en a été informée et a déjà brûlé tout ce qui pourrait servir de preuve ou simplement d'information (T. III ch.23 p.223). Amaïa va suspecter tous ses collègues d'une fuite, sans bien sûr pouvoir soupçonner

le juge Markina. Nous apprenons son suicide par pendaison dans les toutes dernières pages de la trilogie (ch. 57 p. 577).

Rosario Iturzaeta voue à sa fille Amaïa une véritable haine, en continuité du meurtre qu'elle n'a pas pu commettre quand elle tué sa jumelle à la naissance, comme nous l'avons mentionné. Engrasi la perçoit clairement : « Juan, ta femme est une authentique sorcière » (*La Face nord du Coeur*, ch. 75 p.730). Le père Sarasola est également très clair : « Votre mère n'est pas possédée, elle est méchante et son âme est aussi sombre que la nuit » (T. II p.299 ch.17), ce qui rend tout exorcisme inutile.

Elena Ochoa est très claire sur la transformation de son ancienne amie au contact de pratiques de sorcellerie et de sacrifices (*De Chair et d'Os* ch.24 p. 410). La secte a-t-elle pourtant bien transformée sa meilleure amie ou l'a-t-elle révélée à elle même ? « Quand elle était petite, c'était un rayon de soleil, toujours contente, toujours en train de chanter » livre sa sœur Angela (T. II, ch. 28 p 426).

Internée en psychiatrie pendant des années, elle ne suit en fait aucun traitement médicamenteux grâce à l'aide de Berasategui se faisant passer pour son fils. A la fin du second volume, il la fait évader de la clinique, et ils kidnappent ensemble l'enfant d'Amaïa pour le sacrifier dans sa grotte, alors qu'ils le prennent pour une fille. Elle disparaît, présumée noyée dans la rivière mais vit cachée dans la même grande propriété isolée dans la forêt qui abritait la secte originelle.

Elle se tranche la gorge à l'accueil de la clinique psychiatrique à la fin du tome III (ch.50 p. 482).

Ces suicides sont bien entendus téléguidés par la même personne qui a tué Jonan Exaide et a provoqué l'accident de voiture qui manque de coûter la vie de Nadia Takchenko : le juge Markina, ou Xabier Tabese, présent depuis le début de la trilogie. Ayant tout fait pour séduire Amaïa, leur relation sexuelle dans le troisième volume est clairement anormale, en contradiction avec tout ce que nous avons pu percevoir d'Amaïa, investie dans son couple avec James et sa maternité. C'est là l'expression de sa puissance d'influence dont nous ne percevons jamais que les effets, car à aucun moment nous ne le voyons directement agir et provoquer les suicides des autres meurtriers qui le connaissent bien. Magie ? Télépathie ou puissance de suggestion, à distance ? Envoûtement ? Nous n'en saurons rien.

Dolores Redondo distille ainsi les éléments le concernant, en laissant au lecteur le soin de faire la synthèse assez effrayante d'un véritable monstre. La visite à sa « mère » Sara Duran, bien vivante et internée depuis 20 ans, est éprouvante (T. III ch. 50 p.504). Plongée dans la folie, elle se déclare toutefois très clairement toujours amoureuse de son mari. Elle l'identifie avec une photo du juge Markina, que l'on pense être son fils. Elle n'a jamais eu d'autre enfant que celle qui est morte.

Est-il un sorcier ? Un vampire ? Tout cela à la fois et quelque chose d'autre ? Sa jeunesse donne lieu à une insistance récurrente, dans le tome III en particulier : ce sont les âmes des fillettes sacrifiées qui la lui confèrent et dont il se nourrit. On ne saura pas qui il est au juste, ni d'où il vient. Un fragment de vêtement que Jonan a pu lui arracher avant de mourir peut être attribué à un tailleur « connu pour habiller les chevaliers et la noblesse depuis l'époque d'Henri VIII » (T. III ch. 55 p.550).

« Il est un démon, un séducteur-né, l'absolu masculin, le grand séducteur » (T. III dernier chapitre p.575) et se présente comme « le vecteur d'une religion puissante et vieille comme le monde qui prend son origine dans la vallée, sous les pierres sur lesquelles sont bâties ton village. Un pouvoir qui dépasse ton imagination et qu'il faut alimenter » (p. 571). Ce pouvoir est Inguma.

Ces révélations finales ont lieu dans le caveau de Tabese sous un orage monstrueux, expression du déchaînement de la colère de Mari. L'inspecteur Iriarte mettra un terme à la longue vie du sorcier en sauvant Amaïa.

V - Interprétations

Au terme de cette longue analyse, deux questions se posent : les monstres existent-ils en dehors de nos croyances, et quelle liberté avons nous face à cette monstruosité qui nous habite ? Ou encore, de quoi nous parlent ces romans ?

Tout d'abord, les monstres ont bien leur signification dans la culture et l'identité basque qui est peut-être le sujet fondamental que traite Dolores Redondo. Mais Inguma a une existence trans-culturelle. On trouve ses traces au Japon, aux Philippines, ou encore plus particulièrement avec l'ethnie Hmong en extrême Orient (T. III ch. 13 p.107). Le père Sarasola fait part de ces croyances autant en tant qu'homme d'Église que psychiatre. La description qu'il nous donne de ces centaines de morts mystérieuses est un argument très fort contre toute une tendance de la psychologie moderne qui vise à réduire les monstres à une dimension purement intérieure de l'homme, en particulier culturelle et sexuelle. Il apporte l'argumentation centrale contre le recours à Freud dans l'interprétation de la criminalité et surtout du mal (*De Chair et d'Os*, ch. 17, p. 299) : « le mal existe, il est là, et vous savez comme moi que votre mère n'est pas uniquement une malade mentale ».

Rosario Iturzaeta a-t-elle volontairement laissé entrer le mal en elle ? « Ta mère était fascinée, elle aimait le côté réunions clandestines, groupe secret. (...) Je me suis aperçue qu'on lui avait lavé le cerveau » (*De Chair et d'Os* ch. 24 p. 412).

Les sectes du Baztán furent fondées dans le contexte des expériences psychédéliques des années 70, pour exploiter une telle curiosité alors très à la mode. Une analyse intéressante est développée par un chercheur contemporain, David Dupuis, dont les conclusions posent exactement les questions que nous rencontrons. Nous mentionnons ces travaux précisément parce que, n'ayant rien à voir avec la culture basque, ils permettent de souligner la portée universelle, c'est à dire humaine, du problème.

« Plusieurs paradigmes ont été mobilisés jusqu'ici pour expliquer les effets produits par les substances psychédéliques comme l'ayahuasca. D'abord l'hypothèse culturaliste, théorisée notamment par l'anthropologue Claude Lévi-Strauss [1908-2009], pour qui ces expériences sont façonnées par nos cadres culturels – par exemple, un catholique sera disposé à avoir des visions de la Vierge. L'hypothèse neurobiologique, elle, propose d'expliquer ces effets par les propriétés pharmacologiques des substances. L'hypothèse psychologique analyse ces expériences comme la projection de contenus présents dans les tréfonds de notre psychisme. Enfin, la position réaliste soutient que les entités rencontrées existent bel et bien, et que l'ayahuasca n'est qu'une sorte de clé permettant d'ouvrir des dimensions habituellement invisibles du réel¹. » Fascinant, n'est-ce pas ?

Quelle est la position de Dolores Redondo au travers de ses romans ? Les monstres existent-ils en dehors de nos croyances, ou bien sont-ce nos croyances qui leur donnent existence ? On peut le dire autrement : Dieu, ou les Dieux, existent-ils parce qu'on croit en eux, et si c'est le cas quelle puissance nos esprits et nos cultures donnent-ils à ce que nous avons créé ? Si la mémoire collective est systématiquement utilisée comme fondement de la culture au travers de tous ces récits, cette mémoire se fonde-t-elle dans un inconscient collectif ? Nous avons mentionné le rejet de très clair de Freud, mais Carl Gustav Jung n'est jamais mentionné, peut-être faut-il le regretter. « Certains lieux et emplacements concrets agissent comme une sorte d'aimant pour le crime, car ils représentent une mémoire universelle commune à tous les hommes, et ils expliquent leurs

¹ https://www.lemonde.fr/le-monde-des-religions/article/2026/06/07/david-dupuis-anthropologue-les-personnes-qui-viennent-au-perou-rencontrer-l-ayahuasca-sont-des-pelerins-au-meme-titre-que-des-chretiens-se-rendant-a-lourdes_6698663_6038514.html

comportements » (Citation de l'ouvrage *Étiologie du crime* de Nash Elizondo, *Celles qui ne dorment pas*, Samedi 14 mars p. 405).

Dans *La face Nord du Coeur* (ch. 52 p. 558), la sorcellerie vaudou nous donne à penser. « Medora est malade car elle y croit. Au cours de la cérémonie de zombification, le *bokor* arrive à convaincre sa victime qu'elle est morte ». Xabier Tabese a-t-il laissé le choix à la mère d'Amaïa Salazar avant qu'elle ne devienne une véritable sorcière malfaisante ? Ou de toute manière, ce choix était-il inscrit en elle comme une nature qui rend vaine la question de sa liberté ? Si la pauvre Medora est victime de sa culture, il est pour le moins gênant de faire de Rosario Iturzaeta une victime. Elle est clairement responsable de ce qu'elle fait ensuite à son amie Elena Ochoa qui meurt assassinée par des noix, qui ne sont pas simplement symbole du pouvoir de la sorcière mais une arme très concrète qui tue de manière inexplicable. La terreur dans laquelle vit cette pauvre Elena suffit-elle à expliquer que tout son tube digestif soit envahi par des coquilles de noix qui la tuent ?

Si la sorcellerie existe, en va-t-il de même des monstres et des Dieux ?

Ce qui est clair, c'est que Dolores Redondo ne tranche pas la question mais la laisse grande ouverte devant son lecteur. Il a pu suivre le long parcours d'Amaïa qui a commencé par l'incrédulité totale devant ce qu'elle perçoit comme ramassis de superstitions.

« Amaïa, qu'est-ce qui compte vraiment, qu'une chose soit prouvée ou que tant de personnes la croient ? » (Ros, Tome I ch.16 p. 157, en référence aux travaux du père Barandiaran). C'est là tout le regard anthropologique sur l'identité basque. Ros mentionne dans le même passage la croyance dans le pouvoir de Mari de donner un enfant aux femmes qui déposent une pierre sur son sanctuaire, ce qui est exactement ce que fera Amaïa, mais pas dans cette intention. Sa grossesse est la conclusion du premier roman. Simple ambiguïté d'une croyance ?

Conclusions

Euskal Herria, le pays basque, est le cadre comme peut-être le sujet de toute cette captivante histoire. Dolores Redondo commence sa trilogie par nous le décrire, dans le chapitre 12 où Amaïa revient dans cet endroit qui fait partie d'elle comme une empreinte génétique et dont elle avait toujours voulu partir. La description remonte aux origines, mentionne l'épidémie de 1440 et surtout l'effort d'adaptation, de fusion entre les humains et la Terre qui se montre d'abord hostile. La scène se clôt sous cette pluie qui ne quitte jamais vraiment toute l'histoire.

La présence de la magie ou du surnaturel est constante, et exprime un « syndrome du Baztán qui incite les gens à valider certaines croyances » (*Celles qui ne dorment pas*, Samedi 14 Mars, p. 443). Mentionnons les Eguzkilore, la fleur sèche du chardon sylvestre que l'on colle sur la porte de la maison pour éloigner le mal ou les *gaueko*, esprits de la nuit (*Face nord du coeur*, p. 577 ch. 56) que le touriste attentif rencontrera à Arizkun comme à Elizondo et ailleurs. Il pourra aussi observer le Botil Harri sur la mairie, pierre qui symbolise le passé et donne de la force à celui qui la touche, comme le fait Amaïa en prenant garde de ne pas être vue (T II p.168 ch 9). Les maisons sont entourées du couloir des âmes, que l'on appelle Itxusuria (*Face nord du coeur*, ch 6). Et tant d'autres mentions des croyances et de l'attachement au surnaturel qui font cette identité.



Le Baztán, les vallées tranquilles, sont-elles une terre de sorcières ? Belagile est leur ancien nom, on dit aujourd'hui Sorgin. « J'appelle sorcière cette manifestation de l'esprit populaire qui suppose que certaines personnes sont douées de propriétés extraordinaires, en vertu de leur science magique ou de leur communication avec des puissances infernales. » (Barandiaran). Il existe d'innombrables légendes du Pays basque dans lesquelles les sorcières apparaissent comme un élément essentiel des croyances et des peurs des ancêtres.

L'enquêteur Alonzo Salazar Frias a sillonné le Baztán pour parvenir à la conclusion que ce qui s'y passe n'est pas lié au satanisme (T. III ch 31 p. 311). La grotte de Zugarramurdi est mentionnée dans le même passage.



Les êtres au fondement de ces croyances ne sont pas tous des démons maléfiques, bien au contraire. Nous avons mentionné la présence discrète mais constante des lamies aux pattes de canard qu'Amaïa rencontre sur un pont, dans la forêt. Elles sont soucieuses d'équilibre comme d'harmonie, et de la pureté de la nature comme l'est le gardien de la forêt, le *basajaun* dont Ros nous donne une description très claire (T. I ch. 16 p.154). Protecteur des hommes et des troupeaux, il se signale par un profond sifflement. Il est « le gardien de l'harmonie, le seigneur de la forêt, celui qui préserve l'équilibre entre la vie et la mort » (T. III ch 31 p. 308). Son regard sur la vallée clôt le premier film. Amaïa sortira toujours profondément apaisée de ses rencontres avec cet être mystérieux qui demeure toujours dissimulé mais pourtant bien présent.

Il n'y a *jamais* de déréliction. Les Dieux du peuple basque sont toujours bien là.

Mari demeure la figure la plus mystérieuse. Femme élégante, habitante des grottes, elle ne se déclare jamais comme déesse. Tout autant puissance des orages, des tempêtes et de la foudre, elle préside à la destinée d'Amaïa dont elle a fait un être élu. Dolores Redondo se déclare sa chroniqueuse, ce qui nous révèle Mari comme l'âme du peuple basque, véritable sujet de cette fascinante suite de romans.



YVES POTIN 2026